

Ni avec eux ni sans eux : le Québec et les États-Unis d'Yvan Lamonde, Montréal, Nuit blanche éditeur, 1996, 125 p.

Luc Bernier

Volume 18, numéro 1, 1999

Symposium : L'américanité du Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040155ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040155ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernier, L. (1999). Compte rendu de [*Ni avec eux ni sans eux : le Québec et les États-Unis* d'Yvan Lamonde, Montréal, Nuit blanche éditeur, 1996, 125 p.] *Politique et Sociétés*, 18(1), 169–171. <https://doi.org/10.7202/040155ar>

Ni avec eux ni sans eux : le Québec et les États-Unis,
de Yvan Lamonde, Montréal, Nuit blanche éditeur, 1996, 125 p.

Dans ce livre court, Yvan Lamonde établit certains termes de son équation définissant les influences qui ont modelé l'identité québécoise. Dès la première phrase de son avant-propos, l'auteur énonce cette thèse : « L'influence américaine sur la culture québécoise est *une* dimension d'une nouvelle lecture de l'histoire culturelle du Québec. » D'entrée de jeu, disons que j'ai aimé cette relecture. Trop longtemps, l'enseignement de l'histoire s'est fait ici dans une perspective de repliement sur le Québec. L'optique de ce livre, au contraire, « consiste à donner une dimension historique à la question récurrente de "l'avenir des Canadiens français en Amérique", à faire voir les positions des discours et des attitudes à l'égard des États-Unis, à en dégager les tenants culturels et politiques. » (page 10).

Exposons la thèse générale de l'auteur pour situer le reste de l'ouvrage : « le Québec fut beaucoup plus ambivalent à l'égard de la France que ne laissent croire les manuels et les discours commémoratifs. » L'influence britannique fut plus positive pour la culture canadienne-française qu'on ne l'a généralement dit. Le parlementarisme et la presse, instruments de conquête des libertés, ont suivi la conquête militaire. L'auteur estime aussi que l'Église canadienne-française doit être considérée comme une institution minoritaire au sein de la catholicité anglo-irlandaise nord-américaine. Vues de Rome, les revendications nationalistes canadiennes-françaises étaient appréciées en conséquence. L'identité québécoise est un amalgame de ces influences qu'il importe de relativiser pour analyser l'empreinte américaine sur la culture québécoise.

L'ouvrage se divise en quatre parties. La première porte sur la période de 1774 à 1896. La deuxième couvre le XX^e siècle. Toutes deux traitent de l'américanité du Québec dans diverses formes de sa culture (littérature, peinture, sport) sans aborder la dimension économique, où l'américanité des Québécois est évidente. La troisième partie est une récapitulation ou une interprétation de l'appartenance québécoise à l'Amérique. L'ouvrage se termine sur une note plus personnelle : l'américanité de l'auteur.

La première partie s'ouvre sur un rappel de l'invasion américaine de 1774. Selon les documents de l'époque, les Canadiens accueillirent les Américains avec une « neutralité bienveillante ». Dans leurs adresses aux Canadiens, les Américains cherchaient à convaincre ceux-ci des mérites de la démocratie et du modèle républicain. Cette influence, qui allait se traduire par la recherche d'un gouvernement élu, demeurera tout comme la méfiance des gouvernants anglais causée par l'accueil fait aux Américains lors de cette première invasion qui sera suivie de celle de 1812. À cet intérêt s'ajoutera tout au long du XIX^e siècle l'attrait qu'exerce la richesse de l'économie américaine ; plusieurs

Canadiens français immigreront d'ailleurs aux États-Unis pour y trouver du travail. Cette immigration renforcera les échanges entre les deux cultures de part et d'autre de la frontière. Lamonde écrit que c'est là le début d'une prise de conscience de l'appartenance à un continent différent de l'Europe.

La rébellion de 1837-1838 contraindra plusieurs des chefs patriotes à s'exiler dans les États voisins, où ils sont bien accueillis. Mais leurs attentes en matière d'aide diplomatique et militaire seront déçues, et ils en garderont une certaine ambivalence. C'est aussi l'époque de la montée de l'ultramontanisme et de l'idée de la mission providentielle de la race française en Amérique. L'Amérique est alors décriée fortement et restera mal connue malgré l'immigration, la montée du syndicalisme et les formules de divertissement qui viennent des États-Unis. Dès cette époque se cristallise l'écart entre la culture élitiste, qui est francophile et américanophobe et la culture populaire, qui est américanophile. Peu d'intellectuels québécois, souligne l'auteur, éprouvent une grande estime pour la culture américaine, alors que le peuple en redemande.

Une deuxième tension s'exprime dans un courant annexionniste qui a longtemps persisté au Québec et dont le débat sur une monnaie unique n'est que le soubresaut le plus récent. Si ce débat, dans sa facture plus générale, semble aujourd'hui passé de mode, il a eu ses avocats, et c'est un des mérites du livre de le faire ressortir.

La deuxième partie du livre couvre la période qui débute en 1896 avec la reprise économique. C'est à partir de cette époque, qui culminera dans les années 1950 avec l'introduction de la télévision après le ralentissement causé par la Dépression, que la prospérité américaine va engendrer une nouvelle façon de vivre et que la société de consommation sera rendue possible par la production de masse. L'américanisation par les sports et les loisirs s'accroît. À partir des années 1950, la montée des sciences humaines rend aussi possible une réflexion non seulement sur l'américanisation mais aussi sur l'américanité des Québécois. Alors que l'idée de la mission civilisatrice s'estompe, les œuvres d'ici sont influencées par l'appartenance au continent.

C'est à la période plus contemporaine de l'analyse que le titre de l'ouvrage prend tout son sens. Rares d'ailleurs sont les livres dont le titre reflète aussi bien le contenu. Les Québécois ont développé une relation ambiguë avec les États-Unis. La culture américaine n'est pas appréciée en version intégrale, mais en traduction. L'auteur s'appuie sur la trame historique de l'influence américaine, sur une documentation relative à l'interrogation du Québec concernant son intégration continentale et sur les résistances intellectuelles à ce sujet pour démontrer que la problématique de l'américanité du Québec est plus qu'un effet de mode. Il traite des grands thèmes qui expliquent l'ambivalence des Québécois envers les Américains. C'est justement une des forces du livre que de tracer un portrait tout en nuances du sentiment ambigu qu'éprouvent les Québécois à l'égard des États-Unis. Pour Languirand, que cite Lamonde, le Canada français serait « dans une certaine mesure anti-américain au plan conscient et pro-américain au plan de l'inconscient ».

L'ouvrage se termine par une note autobiographique sur l'américanité de l'auteur. En lisant son livre, j'ai aussi pensé à l'œuvre citée d'Hemingway sur sa jeunesse, où les thématiques nous seront toujours plus proches que celles de la majorité des grands auteurs français. Pourtant, il y a dans le traitement des querelles d'intellectuels un côté très français. Comme quoi nos racines culturelles s'entrecroisent.

Luc Bernier

École nationale d'administration publique